

La faillite de la politique extérieure de Napoléon III allait justifier aux yeux du monde entier le mot si dur de Bismarck : « Napoléon est une incapacité méconnue ». Les expositions et autres exhibitions pouvaient bien un temps jeter de la poudre aux yeux de l'Europe, mais la dure réalité ne pourrait toujours rester voilée.

Le 11 juin, le tsar avait quitté Paris et le roi Guillaume de Prusse le 14. Le couple impérial français fut, pendant ces jours, tourmenté par de cruels pressentiments. Déjà le 12 juin, Napoléon avait, en parlant à Metternich, laissé tomber quelques remarques, qui montrent combien il lui était dur de ne pas pouvoir porter secours à Maximilien. L'impératrice et lui sentaient peser sur eux la responsabilité, qu'ils avaient assumée devant le monde et devant leur conscience vis-à-vis de ce prince. Napoléon, ne sachant que faire, fit dire au ministre autrichien des Affaires étrangères, que, s'il avait une idée comment on pourrait venir en aide à Maximilien, il pouvait entièrement compter sur lui (1). Mais c'était trop tard, les jours passèrent et le destin de Maximilien s'accomplit.

Le 30 juin, Napoléon et l'impératrice, en la présence de tous les princes qui se trouvaient encore à Paris, entre autres le comte et la comtesse de Flandres, se proposaient de faire la distribution solennelle des prix aux exposants. La nuit qui précéda cette cérémonie arriva, à Vienne, une dépêche de l'ambassadeur autrichien à Washington, disant que l'empereur Maximilien avait été fusillé. Le matin du jour suivant la nouvelle paraissait déjà dans un journal belge. L'impératrice Eugénie allait s'habiller pour se rendre à la cérémonie quand elle l'apprit. Pâle de frayeur et sur le point de s'évanouir, elle se rendit en toute hâte dans le cabinet de son mari. Devait-on renvoyer la distribution des prix ou, la mort dans l'âme, sembler ignorer la chose ? Peut-être la nouvelle était-elle fautive. Le couple impérial décida que la solennité aurait lieu. Pendant que l'impératrice distribuait les médailles d'or et d'argent avec un sourire gracieux, la pensée du mort la poursuivait, de ce mort au triste sort duquel elle avait contribué.

C'est avec beaucoup de peine qu'elle remplit sa tâche jusqu'à

(1) Metternich à Beust, Paris, 12 juin 1867. Vienne, Archives de l'État.

la fin de la cérémonie. A peine de retour aux Tuileries, ses forces l'abandonnèrent, et on dut l'emporter évanouie dans son lit.

Le lendemain la cruelle vérité ne pouvait plus être tenue cachée. On avait déjà remarqué, à la distribution des récompenses, les places, restées vides, du couple princier de Belgique. De tous côtés on confirmait la nouvelle effrayante.

Alors que les fêtes battaient leur plein, Paris fut jeté soudainement dans le deuil. A présent même les plus incapables de porter un jugement voyaient en un instant où avait mené l'aventure mexicaine. Des milliers de soldats français avaient versé leur sang, des centaines de millions avaient été gaspillés, pour aboutir finalement à voir le protégé de Napoléon collé au poteau d'exécution. Avec cela toutes les personnes promptes à la confiance, qui avaient mis leur argent dans l'affaire mexicaine, n'eurent plus qu'à en déplorer la perte. C'étaient surtout des Parisiens, et, chose typique, pas un seul des émigrés mexicains ! En un clin d'œil, tout le vertige des fêtes s'évanouit, toutes les solennités furent dédites et les étrangers quittèrent Paris. La critique fut très dure à l'adresse de Napoléon. On disait couramment que Maximilien avait été, pour Napoléon III, ce que le duc d'Enghien avait été pour Napoléon I^{er}. Thiers, le vieil ennemi de Napoléon, exprima sa pensée sur la mort de Maximilien avec une profonde agitation (1). Il dit que Louis Napoléon était le seul et véritable auteur de ce crime, dont la responsabilité retombait tout entière sur lui. « Il ne se relèvera plus de cet anathème, s'écria-t-il, ce forfait l'achève dans la considération de la France. » Thiers, dans sa haine contre Napoléon, dépassait les bornes, mais il savait habilement tirer parti de l'événement pour ses buts à lui. Maintenant il pouvait affirmer devant le Sénat combien il avait eu raison de toujours mettre en garde contre l'entreprise mexicaine et de la combattre encore au moment où l'honneur et le drapeau de la France y étaient fortement engagés. Il lui était facile maintenant de montrer par cet exemple combien la France avait besoin d'un contrôle parlementaire.

En Angleterre, où, dès le commencement, on avait observé une très prudente réserve dans l'affaire mexicaine, tout le

(1) Remarque de l'homme de confiance Klindworth, jointe aux rapports de Metternich, 6 juillet 1867. Vienne, Archives de l'État.

monde répétait le mot : « L'archiduc a été « l'archidupe » de Napoléon. » Les journaux exprimèrent une profonde pitié pour Maximilien et se livrèrent à de violentes attaques contre Napoléon. A Paris on s'inquiétait même pour la vie de l'ambassadeur et de tous les ressortissants français au Mexique.

On devait compter aussi sur un éloignement de l'empereur d'Autriche, et à un moment où la France éprouvait déjà avec assez d'amertume son isolement politique.

Déjà, dans les premiers jours de juin, Metternich était entré en pourparlers à cause d'une visite du couple impérial d'Autriche à Paris. Cette visite aurait dû avoir lieu à la mi-juillet. Par suite du deuil de la famille impériale, elle devenait impossible. Beust, qui observait avec un souci toujours croissant les progrès de Bismarck dans l'Allemagne du Sud et attachait la plus grande importance à une alliance avec la France contre la Prusse, Metternich, qui depuis des années travaillait dans le même but, Napoléon enfin, auquel cette alliance était nécessaire pour trouver un secours contre la puissance toujours grandissante de la Prusse, tous trois regrettèrent également que la visite de François-Joseph dût être ajournée.

Napoléon, après avoir reçu la confirmation de la nouvelle de l'exécution de l'empereur Maximilien, télégraphia à l'empereur François-Joseph (1) :

« La terrible nouvelle que nous venons de recevoir nous plonge dans une vive douleur. Je déplore, tout en l'admirant, l'énergie qu'a montrée l'empereur Maximilien, en voulant lutter seul contre un parti, qui n'a vaincu que par la trahison, et je ne puis me consoler d'avoir, avec les meilleures intentions, contribué à un si déplorable résultat. Que Votre Majesté reçoive l'expression la plus sincère de mes profonds regrets.

NAPOLÉON. »

Napoléon et Eugénie éprouvèrent véritablement une profonde douleur et de sérieux remords de conscience. Metternich, qui, dans un rapport, parlait lui-même avec une profonde

(1) Napoléon III à l'empereur François-Joseph, 2 juillet 1867, 4 h. 30 de l'après-midi. Vienne, Archives de l'État.

émotion du « coup de foudre qui avait éclaté au milieu des fêtes les plus gaies », avait trouvé une fois le couple impérial fondant en larmes. Dans les autres cercles de la capitale française, aussi, l'effet produit fut également durable. « On peut à peine se figurer, écrivait le prince Metternich (1), quelles impressions profondes produisent ici les nouvelles du Mexique. »

En Autriche, ce ne fut pas seulement à la cour, où l'archiduchesse Sophie en particulier éprouva une douleur inconsolable à la nouvelle de l'assassinat de son fils, que la consternation fut énorme, mais aussi parmi la population, auprès de laquelle Maximilien avait toujours joui d'une sympathie profonde. Tous ceux qui, autrefois, avaient mis en garde contre l'aventure mexicaine, rappelaient leurs paroles, et ceux mêmes qui avaient accueilli par des cris d'enthousiasme le nouvel empereur, voulaient maintenant avoir prévu tout ce qui était arrivé.

L'empereur François-Joseph avait signé et fait expédier à Paris la réponse au télégramme de Napoléon, rédigée par Beust en termes extrêmement aimables. Napoléon l'avait attendue non sans inquiétude mais il fut rassuré et dans sa réponse il exprima encore une fois son profond chagrin et celui de l'impératrice et ajouta qu'il n'aurait jamais cru les républicains mexicains si barbares et si dénaturés (2). Il disait ensuite son regret de ce que la visite projetée avait dû être renvoyée. Elle « aurait resserré les liens qui unissent les deux empires, car aujourd'hui, je le répète avec bonheur à Votre Majesté, rien ne nous divise et tout doit nous rapprocher ».

Les Autrichiens virent avec satisfaction ces manifestations de Napoléon. La politique de Beust conduisait donc à un rapprochement avec la France. Ce qui augmenta encore ce contentement à Vienne, ce furent les allusions, faites par Napoléon et Eugénie, de rendre une visite aux souverains d'Autriche. Le souvenir du mort devait céder le pas à la raison d'État. Seule la mère de Maximilien, l'archiduchesse Sophie, n'arrivait pas à faire taire sa douleur et déclara qu'elle était

(1) Prince Metternich à Beust, 4 juillet 1867. Vienne, Archives de l'État.

(2) Napoléon III à François-Joseph, Tuileries, 11 juillet 1867. Vienne, Archives de l'État.

incapable, en ce moment, de rencontrer le couple impérial français.

L'impératrice Eugénie montra, en cette circonstance, plus de compréhension que son époux. Quand elle tint conseil avec Metternich si la visite à Vienne devait avoir lieu, elle s'y opposa en disant : « Pour moi, ce serait la chose la plus pénible du monde de me trouver en face d'un frère et d'une mère à la douleur desquels j'ai contribué en poussant à l'expédition du Mexique. Si je connaissais déjà l'empereur, l'impératrice et l'archiduchesse Sophie, il y a longtemps que je me serais précipitée sur leurs mains pour leur témoigner des sentiments sur lesquels ils ne peuvent se méprendre. Ne les connaissant pas, j'ai peur de passer pour trop froide ou pour trop tragique (1). »

Metternich était convaincu que ces paroles de l'impératrice partaient du cœur, mais il croyait aussi qu'elle redoutait qu'on se livrât peut-être à des manifestations antipathiques. C'est pourquoi on décida finalement que l'entrevue aurait lieu à Salzbourg, où François-Joseph et l'impératrice Élisabeth devaient venir à la rencontre des souverains français.

L'archiduchesse Sophie refusa de faire ce voyage, elle voyait en Napoléon l'homme qui avait poussé son fils dans la mort, et elle n'aurait jamais pu se résoudre à lui tendre la main.

Le 18 août 1867, par un soleil radieux, comme le jour où Maximilien avait fait sa dernière sortie, arriva le couple impérial français dans la capitale pittoresque du pays de Salzbourg. Eugénie, en toilette simple, comme le raconte Beust, préoccupée de « s'effacer » devant la beauté ravissante de l'impératrice Élisabeth ; Napoléon, frais et dispos, récemment remis de sa maladie. On parla d'abord de Maximilien et du deuil que sa mort avait provoqué. Mais les questions politiques rejetèrent bien vite au second plan ce triste souvenir. On parla de l'Allemagne, de l'Orient, de la Grèce et de mille autres choses...

L'empereur François-Joseph avait envoyé au Mexique l'amiral Tegetthoff, pour en ramener les restes terrestres de Maximilien. Pendant que Juarez essayait d'exploiter la livrai-

(1) Metternich, dans une lettre privée à Beust, Paris, 13 juillet 1867. Vienne, Archives de l'État.

son du corps de l'empereur pour obtenir de l'Autriche la reconnaissance du nouveau régime, l'esprit enténébré de Charlotte faisait toujours des projets ambitieux. L'idée fixe qu'on voulait l'empoisonner avait disparu, et à Miramar elle rêvait de son époux comme « Maître du monde », « Souverain de l'univers » ! (1)

Pendant ce temps-là, le même bateau, qui avait emmené Maximilien bercé par mille espoirs, ramenait dans la patrie son cercueil couvert du pavillon de guerre rouge-blanc-rouge.

(1) Communication de Barandiaran à l'empereur Maximilien du 13 janvier 1867, Vienne, Archives de l'État. Cette idée la domina pendant presque toute l'année 1867. L'impératrice eut plus tard souvent des moments de lucidité, pendant lesquels elle dut apprendre la mort de Maximilien. Elle écrivit aussi des lettres à Hidalgo et à d'autres personnages, mais on ignore en quelle mesure elle le fit seule. A partir de 1879 Charlotte vivait au château de Bouchoup en Belgique, plongée dans une nuit mentale complète, et y mourut le 19 janvier 1927, âgée de quatre-vingt-six ans.